

B / THÈMES

1141

ENVIRONNEMENT THÉORIQUE

1. Complexité

► Complexion/complément - Hétérogénéité/homogénéité - Holisme - Implication - Multi-référentialité - Réflexivité.

Effet de mode ou (et) convenance plus pérenne aux champs auxquels on voudrait l'appliquer, le terme complexité appartient désormais au vocabulaire usuel des sciences de l'Homme et de la Société. Il ne s'agit pourtant pas, à proprement parler, d'une notion scientifique. Son emploi de plus en plus fréquent, bien illusoire, entre autres, par les écrits d'Edgar Morin, notamment dans le cadre de la biologie ou de l'anthropologie modernes, résulte avant tout du développement des modèles fonctionnalistes et des théories de l'action. Déjà la conception du « champ » (*field-theory*) de K. Lewin en psychologie sociale, elle-même dérivée de la psychologie de la forme (*gestalt*) préluait à l'essor contemporain d'approches systémiques elles-mêmes largement inspirées de la cybernétique. Ainsi paradoxalement la notion de complexité viendrait de l'ingénierie, pour s'en libérer presque aussitôt. C'est peut-être pourquoi en dépit, ou à cause, d'une polysémie notable sur laquelle nous insisterons, elle reste utile et probablement féconde aujourd'hui aussi bien au plan de la théorisation des pratiques sociales qu'à celui de la recherche.

Étymologiquement, complexe (plus fréquemment complexifon) et complexité, apparus dans la langue française à partir de 1795, viennent du latin de basse époque : *complexus*, dérivé de *cum* et de *plecti*, *plectere*, *plexum* signifiant tourner ou rouler ses cheveux, friser, entrelacer, tresser, puis enlacer, embrasser, contenir (et non plier, comme l'écrit de façon erronée le *Littré*). Comme plusieurs étymologies étymologiques dans le « motus » de

le statut de ce qui est réputé compliqué reste toujours provisoire, en attente d'être débruité, en quelque sorte, comme les fils emmêlés d'un écheveau, tandis que le statut de la complexité, dans son acception moderne, est celui d'une non-simplicité de nature, irrémédiable. C'est qu'en interdit pratiquement toute décomposition par analyse, toute réduction ultérieure en éléments plus simples ou plus purs. En ce sens, nous définirons ce qui présente un caractère compliqué en termes de multidimensionnalité, toujours réhomogénéisable, par le nombre et l'intensité de ses variables, par exemple l'analyse multi-factorielle, tandis que nous serons conduits, un peu plus loin, à parler de multi-référentialité pour spécifier ce qui est de l'ordre de la complexité. Pour illustrer notre propos d'un premier exemple, le chef d'un petit établissement scolaire qui se trouverait promu à la tête d'un établissement plus important aurait, de ce fait, une tâche évidemment plus compliquée, mais en rien nécessairement plus complexe.

En fait, ce ne seront pas seulement des méthodologies différentes qui se trouveront à l'œuvre dans l'analyse de problèmes reconnus comme compliqués ou dans celle de processus réellement complexes mais des positions épistémologiques hétérogènes et irréductibles l'une à l'autre. Le statut de l'analyse change en effet considérablement en fonction du paradigme auquel il s'ordonne. Dans le premier cas, l'analyse est conformément à son étymologie outil de décomposition, de déconstruction, d'un tout en ses parties élémentaires. C'est la règle cartésienne : diviser la difficulté en autant de parcelles... Ainsi s'effectue le travail du chimiste ou de l'anatomiste. Dans le second cas, l'analyse ne vise plus à décomposer, à démonter ou à dé-construire en vue d'une démarche de synthèse et d'explicitation ultérieure, elle accompagne le processus qu'il s'agit, cette fois, beaucoup plus de comprendre que d'expliquer. Les approches anthropologiques, ethnologiques, ethnométriques, éducatives requièrent plutôt ce dernier type d'analyse pour leurs objets respectifs, sans exclure totalement l'autre forme d'analyse pour tel ou tel aspect de leur démarche. Toutefois l'analyse renvoie donc à l'objet, avec ses particularités articulatoires naturelles qu'il s'agit avant tout d'observer et de décrire, puis de rendre intelligibles par un travail mental de simplification et d'épuration. Tandis que l'analyse se veut appréhension plus globale de la complexité à partir d'une démarche d'accompagnement et de familiarisation. En ce sens l'écoute clinique s'oppose à l'optique expérimentale. Celle-ci postule toujours, au moins à terme, la transparence retrouvée de l'objet, ainsi explicité. La compléction de départ n'étant plus rétroactive-ment qu'un stade provisoire, en attente de simplification. Celle-ci reconnaît l'opacité, concrétisant l'objet, le matériel de données, comme fondamentale, relativement irrémédiable, mais dominant tout de même manière à l'explicitation ou à l'élucidation (tout autres que l'explicitation) en même temps qu'elle se recrée et se renouvelle du

sauf les sujets des rapports sociaux. Cette forme d'analyse se veut alors hermétique, c'est-à-dire qu'elle suppose le recours à une interprétation des données pour pouvoir prodire de la connaissance puisque l'objet n'est plus désormais supposé contenir en lui-même toutes les conditions de son intelligibilité, même au prix de manipulations appropriées.

Remarquons bien, alors, que par sa construction même le terme complexité nous induisit en erreur. Il nous suggère en effet forttement qu'il s'agit de l'état, propre, ou de la qualité inhérente à l'objet, de ce qui est complexe. On entendrait alors cette notion comme la propriété de cette chose, tenant à sa texture même, le regard ne faisant que reconnaître cette qualité. Nous pensons qu'il faut au contraire situer la complexité dans la relation unissant l'objet à propos duquel on s'interroge et le sujet qui au contraire situe la complexité dans la relation unissant l'objet à propos duquel on s'interroge et le sujet voulant à cette occasion produire de la connaissance. Ce sont, dans cette perspective, des substituts mutuels de l'objet initial, des représentations, qui constituent littéralement cette complexité à laquelle on va ensuite se référer pour lui appliquer les modèles d'intelligibilité qui s'efforceront d'en rendre compte. Auquel cas, tout se passe comme si, dans un premier temps, la démarche de connaissance, l'entreprise de théorisation des pratiques devait transformer le réel, ou plutôt les représentations qu'on s'en domine, jusqu'à élaborer une nouvelle représentation de ses représentations, précisément pour permettre de faire appel, dans un second temps, aux formes d'analyse qui tenteront d'en rendre compte. Nous retrouvons, ici, au niveau de la théorisation, et à travers les processus d'élaboration des représentations qui la constituent, un processus analogue à ce que les phénoménologues, et, par la suite, les épistémologues qui s'en sont inspirés, appelaient *réflexivité*. C'est la démarche elle-même qui crée le processus qui, à son tour, devient l'objet en le représentant.

L'idée de complexité s'attache donc très facilement, en premier lieu, aux représentations systémiques des objets sociaux et des particularités de leurs fonctionnements. Après l'interactionnisme et la dynamique des groupes restreints, en psychologie sociale, la logique psycho-allienne de la communication, la sociologie des organisations s'inspirent bien évidemment de tels modèles. Le déterminisme n'y est plus conçu comme linéaire, à partir d'une pensée disjonctive de type aristotélicien, mais comme « molâtre », « holistique ». Dans le « champ » interactionnel, par exemple, chaque point du champ devient simultanément cause et effet par rapport à tous les autres points du champ. Si, par ailleurs, un hologramme se trouvait artificiellement fragmenté, chaque partie contiendrait effectivement l'image du tout. Ces modèles appartiennent effectivement plus à la théorie qu'à la pratique d'homostasie, de régulation, de réduction, etc. On passe ainsi notamment d'un contrôle normatif et sanctionnant, de type juridique, à un contrôle cybernétique plus opérationnel. Mais en dépit de cette révolution

« constructivisme ». La temporalité historique en reste exclue parce que le temps ne s'y retrouve que sous forme de paramètres, de facteurs toujours plus ou moins voutés homogènes à l'ensemble dynamique. Nous sommes toujours dans le cadre d'une *dynamique des effets de force*, même si ceux-ci se trouvent désormais représentés de façon beaucoup plus subtile, en fonction notamment du caractère nég-entropique de l'information. La complexité, dans la mesure où elle intéresse avant tout le vivant : le biologique, le social, le psychique, etc. — elle a été conçue à cet usage —, est finalement tout autant intelligible de la temporalité et de l'histoire qu'intelligible de l'espace. L'altération y devient, en conséquence, la loi de l'évolution, du changement, ce qui renouvelle radicalement la problématique de l'identité.

D'autre part, la nécessité prise en compte du caractère finalisé de l'action humaine, des visées, des projets, très loin en amont des stratégies et des objectifs, à travers l'implication, l'intersubjectivité, la réflexivité, etc., fait intervenir le jeu spécifique des *effets de sens* dans les modèles d'intelligibilité. Ceux-ci doivent donc accepter, assumer, bon gré mal gré, l'hétérogénéité fonctionnelle des données qu'ils veulent organiser. En ce sens, l'approche de la complexité est toujours *multi-sphérique* (et non seulement multidimensionnelle). La réalité, la situation, le phénomène complexes seront observés, regardés, écoutés, entendus, décrits, en fonction d'optiques et de systèmes de références différents, acceptés comme définitivement irréductibles les uns aux autres, et nécessairement traduits par des langages distincts, supposant donc requise par un tel travail la capacité d'être polyvalente. Du fait d'un tel travail pratique et théorique de l'hétérogénéité, l'intelligence de la complexité est toujours quelque peu *paradoxalement* aussi longtemps qu'elle ne se réfère pas plus explicitement encore à une *dialectique* pour laquelle la contradiction devient la matière même du réel. On retrouve au passage dans le questionnement moderne sur le système le débat philosophique classique du fini et de l'infini. Dans l'ordre de la connaissance scientifique, c'est la *compréhension* (nous dirions tout aussi bien aujourd'hui l'*implication*) plus que l'*explication* (aux sens que donnait à ces termes Dilthey au siècle dernier) qui constitue le paradigme sur lequel elle s'appuie. Plus profondément encore, ce paradigme renvoie lui-même à une vision du monde proprement culturelle. C'est en cela que la complexité est une notion anthropologique.

J. ARBONDO

→ *Quête d'analyse (119)*, Palo-Alto, science et société (140), Connaissance et raisonnement (60), Cybernétique (82), Connaissance et cognition (78), *Ingénierie de la connaissance (81)*

1. J. Arbondo, « L'analyse multihétéroclite des situations sociales », in *Psychologie clinique*, Paris VII, 1990, 3.
2. Y. Barel, *Le paradoxe et le système*, Textes universitaires de Grenoble, nouvelle édition, 1995.
3. J. Arbondo, « Polyvalence de l'implication », in *Pour*, 86, mars avril 1993, Paris, Paris.

2. Expression/représentation

► Machine — Machines à communiquer — Mélanges communicatives
— Organisme — Politique — Symbolique — Tautologie

Représentation, elle est un moyen utile de relier des éléments stochastiques, atomisés, pour obtenir le lien puissant qu'exige la vie en société : hiérarchies, liaisons verticales et horizontales, représentation de représentation par signes et signaux¹.

Expression, elle est liaison interne et participation totale. Si certaines étapes et hiérarchies sont requises pour nouer entre eux des éléments qui, par définition, sont déjà des totalités, c'est à convoquer des niveaux spécifiques de liaison, pour des domaines particuliers.

La première conception appelle l'extériorité et le spatial, la communication schématique, montraire, lisible, dicible en succession. Discursive. La seconde, tournée vers l'extérieur, est complexe, paradoxable, a-temporelle et a-spatiale. Mais, pour autant, on ne peut la replier sur le sentiment psychologique du vécu : les philosophes de l'expression sont abstraits et ne s'éprouvent concrètement que par un long travail.

Si nous rapportons la communication à la société qu'elle habite et dont elle est la condition nécessaire, nous pourrions bien conclure que ces deux conceptions sont à la source de deux politiques sociales.

Autrement dit, ces conceptions président au politique, qu'elles instruisent. C'est ainsi que nous pourrions comprendre comment la communication sociale, dans toutes les constitutions démocratiques de la Grèce antique à nos jours, donne lieu tour à tour à une vision représentative et à une vision expressive qui conjugent leurs effets dans une vision politique, que l'avalais appelle, dans *L'Enfer et le Paradis*, « politique symbolique ».

A. La politique symbolique use de la représentation et de l'expression

Cette façon que nous avons d'établir des liens avec notre environnement où nous utilisons tantôt une liaison faite d'éléments en extériorité et schématisés spatialement, tantôt une liaison participative, par langage et fusion, reconvenant et identification, anamorphoses et rumeurs, caractérise la communication ordinaire. Nous nous assurons tour à tour de la politique de la boule de billard, décisionnelle et programmatique, ou de celle du Créateur, auto-organisée.

On voit bien, pour une politique généralisée de la communication, comment peuvent jouer ces deux modes de liaison. D'un côté, une représentation qui multiplie les signes et signes de signes, pour tenter de rejoindre le réel concret des individus et des groupes, étrange des sujets représentés, avec leurs déconjuges territoriaux et sociaux, et s'empêche bientôt d'elle-même vers une mécanique de

La traversée des signes, une figure volée.

séparation, vers une déréalisation totale. Les signes tendent à se substituer aux choses qu'ils représentent et à former ainsi une entité abstraite, valant pour elle-même. Et cela à chaque niveau de représentation. A force de liaisons réglées, ce qui devrait être lié — les éléments de la société — tombe en dehors du mécanisme du lien. La société fonctionne, certes, mais en dehors des sujets, qui restent alors atomisés. La politique de la boule de billard, connue la communication vue sous l'angle linéaire et mécanistique, tend vers la constitution de *tokens symbols* ou signes pris comme réalités atomistiques².

¹ *Enfer symbolique*, Journal de H. Simon. Il s'agit de simples signes déterminés de valeurs et non des processus de symbolisation eux-mêmes, sur le modèle de l'Encharisme, comme pour le souverain en Europe.



De l'autre, une vision expressive de la communication répare ces divisions en présentant une liaison d'un autre type : une liaison symbolique. Convoquant culture, traditions, mémoires du passé sous l'espèce d'images « significatives », c'est vers l'interprétation qu'elle tend. Ces images sont, en effet, ambiguës, polysémiques, et plus elles le sont, plus l'identification des individus et groupes avec elles sera possible. C'est une liaison par interprétation de contexte qui est ainsi requise. A la substitution des signes aux choses et à leur réification, on oppose alors un retour aux choses mêmes, c'est-à-dire à leur signification : vision holistique. Chacun, individu ou groupe est requis par une totalité où il se trouve pris, à laquelle il se rattache de l'intérieur. Grandes fêtes de la communication sociale, sacralisation du lien qui vient, à point nommé, remédier à l'échecement des états.